

## Cours biblique : Le livre de la Genèse - Les Patriarches (5<sup>e</sup> cours)

### Gn 25-27 : Jacob et Ésaü

#### Introduction

A partir de l'appel d'Abraham, c'est dans le cadre d'une famille que va se révéler, et déjà s'accomplir, la promesse de Dieu.

#### 1. Le cycle de Jacob : présentation d'ensemble

- Si les cycles des patriarches sont composés de récits bien délimités, ils ne se succèdent pas comme des récits séparés, mais par tuilage. Abraham meurt après le mariage son fils Isaac, lequel intervient dans les débuts de l'histoire de Jacob. Quant à l'histoire de Jacob, elle se poursuit jusqu'à sa mort en Gn 49, c'est-à-dire à la fin de l'histoire, pourtant longue, de son fils Joseph (Gn 37-50).
- Un premier indice permet de délimiter l'histoire de Jacob : la formule de l'auteur sacerdotal, *élèh toledôt*, « voici l'histoire », que l'on trouve en Gn 25,19 et 36,1. « Voici l'histoire d'Isaac », c'est-à-dire de sa descendance (*toledôt* signifie « engendrement »).

Au plan narratif, cette histoire couvre les chapitres 27 à 33 : départ et retour de Jacob. Il est inutile de chercher un plan rigoureux au sens où nous l'entendons. Cette histoire comporte deux conflits : entre Jacob et Laban (29-31), et entre Léa et Rachel (29,31-30,24). Elle est introduite par le récit de la naissance et de l'enfance du patriarche (25,19-34) et se conclue par des généalogies (35-36). Les chapitres 26 (histoires liées à Isaac) 34 (Dina et les sichémites) doivent être traités à part.

#### 2. Le droit d'aînesse

##### *Les deux frères*

- Nous retrouvons le **thème des deux frères**, que l'histoire de Caïn et Abel avait introduit. Nous avons suivi les histoires d'Isaac et d'Ismaël, mais les deux frères, nés avec 13 ans d'écart, s'étaient peu rencontrés et leurs relations étaient peu prégnantes dans le récit. Il en va autrement avec Jacob et Ésaü, d'autant plus que les deux frères sont jumeaux. Leurs sorts vont être intimement liés.
- Ils sont jumeaux, mais le premier qui sort du sein maternel est **Ésaü** ; il est donc considéré comme **l'aîné** (25,31). Dès le début de l'histoire, le narrateur prend soin de caractériser les deux frères : « *Ésaü devint un chasseur habile, un homme des champs ; Jacob était un homme délicat demeurant sous les tentes* » (25,27). Ésaü est un homme de l'extérieur, qui aime la chasse, et Jacob un homme de l'intérieur, plus réfléchi et calme. Cette description ne comporte aucun jugement de valeur. Pourtant, le narrateur va gauchir les caractères pour préparer au conflit à venir.

De plus, il poursuit sa description, encore neutre, par des remarques déjà lourdes de signification : « *Isaac préférait Ésaü, car il appréciait le gibier, mais Rébecca préférait Jacob* » (26,28). Nous avons ici en germe les conflits familiaux, qui, comme partout ailleurs, naissent de peu de choses. La préférence envers un enfant est normale, mais le risque de l'injustice n'est jamais très loin.

##### *Pour un plat de lentilles (25,29-34)*

- « *Vends-moi maintenant ton droit d'aînesse* » (25,31). La demande que Jacob formule envers son frère est assez légère, mais guère étonnante quand elle vient d'un enfant. La réponse d'Ésaü ne l'est pas moins. Mais surtout elle est beaucoup plus grave, car Ésaü méprise un bien réel, dont, à la différence de Jacob, il n'a pas su reconnaître la valeur. Il abandonne donc son droit d'aînesse (*bekhora*, 25,33), pour satisfaire son désir immédiat devant un plat de lentilles.

### 3. La bénédiction

L'histoire de Jacob commence véritablement avec le vol de la bénédiction d'Isaac, *berakha*, thème central de ce récit, qui prend le relais de l'usurpation du droit d'aînesse, *bekhora*, thème central du récit précédent.

#### *Isaac et Ésaü (27,1-5)*

- Le récit commence par un dialogue entre Isaac et Ésaü. Sentant la mort approcher, Isaac exprime le désir de **bénir son fils aîné**. Il doit transmettre la bénédiction qu'il a reçue de son père Abraham, pour que, par sa descendance, soient bénies toutes les nations de la terre (Gn 12,3). C'est à l'aîné que, très naturellement, il s'adresse. Mais aussi, Ésaü est son préféré.

Il lui demande d'abord de lui préparer un plat de viande, « *un régal comme je l'aime* » (27,4). Pourquoi cela ? On n'oublie pas qu'« *Isaac préférait Ésaü car le gibier était à son goût* » (25-28). Mais surtout, comme le remarque von Rad, selon la conception antique, la bénédiction est une force vitale, transmise de manière très concrète. Elle a d'autant plus de force que celui qui la donne est lui-même porteur de vie. Isaac, très affaibli, au seuil de sa mort, **veut retrouver de la force** par un festin, avant de bénir (27,1-2).

- On voit se reproduire le schéma narratif de l'histoire précédente, quand le droit d'aînesse avait été mis en balance avec un plat de lentille. **L'auteur joue sur le contraste** entre un sujet grave, celui de la transmission de la bénédiction, et un sujet trivial, la dégustation d'un plat de viande.

#### *Rebecca et Jacob (27,6-17)*

- Les propos d'Isaac n'ont pas échappé à Rebecca, qui « *écoutait pendant qu'Isaac parlait à son fils Ésaü* » (27,5). Elle prend l'initiative d'élaborer un stratagème **en faveur de son fils préféré, Jacob**, pour qu'il obtienne la bénédiction destinée à Ésaü. Comme celui-ci est parti dans la campagne pour chasser, Rebecca et Jacob ont largement le temps de s'organiser.

- Dans tout le récit, elle **joue un rôle actif**. Elle reste même l'acteur principal. Sa détermination est entière, à tel point qu'elle est prête à assumer personnellement la malédiction que pourrait entraîner sa machination, et que craint Jacob pour lui-même (27,12-13).

#### *Jacob et Isaac (27,18-29)*

- C'est sa mère qui a échafaudé le plan, mais **Jacob y prend pleinement sa part**. Il s'en tire bien puisque son père ne se rend compte de rien. C'est donc par une trahison qu'il va obtenir la bénédiction. Il est pleinement **engagé dans son mensonge** : « *"Qui es-tu, mon fils ?" Jacob dit à son père : "Je suis Ésaü, ton premier-né" (...). Il dit encore : "C'est bien toi mon fils Ésaü ?". Il répondit : "C'est bien moi" »* (27,18-19,24). Il va jusqu'à prendre Dieu à témoin, pour couper court à la méfiance d'Isaac : « *le Seigneur, ton Dieu, a favorisé ma chasse* » (27,20). Le mensonge culmine dans le baiser qu'il donne à son père (27,27).

Le tragique de la scène est souligné par un certain effet comique, quand on se figure ce jeune homme raffiné, recouvert de peaux de chevreux censées imiter son frère. Mais **le tragique domine** : il s'agit du détournement d'une bénédiction par le moyen d'un mensonge auprès d'un vieillard aveugle.

- La cécité d'Isaac conduit à mettre l'accent sur **les sens**. Ceci rend la scène plus proche pour le lecteur, auquel les sens sont aussi familiers qu'aux protagonistes de l'histoire, et souligne combien les événements les plus dramatiques vont réaliser à hauteur d'homme, de façon très concrète. C'est par la voix et le toucher (27,21,22) que Jacob engage le dialogue. Avec le quatrième sens, celui du goût (« *il mangea... et il but* », 27,25), il comprend que le stratagème fonctionne.

- Grâce au remarquable art littéraire de l'auteur, le cinquième sens, **l'odorat** permet d'aller plus loin dans le récit. Il finit d'enfermer dans le mensonge Isaac (27,27), qui joue enfin le jeu qu'espérait Rebecca pour son fils : il le bénit enfin. L'odorat permet aussi à l'auteur d'introduire la bénédiction de façon très suggestive. En humant « *l'odeur des vêtements* » que porte Jacob, Isaac sent déjà le parfum des « *champs fertiles* » et des « *gras terroirs* ».

Selon l'antique conception biblique, la bénédiction est une réalité très concrète, liée à la vie de ce monde. Celle que prononce Isaac comporte une promesse de prospérité matérielle, dont le signe sera l'excellence d'une terre qui produira en abondance du froment et de la vigne, caractéristiques des cultures en Canaan. La bénédiction comporte également une promesse de domination de Jacob sur les autres peuples et sur ses frères (27,27-29), y compris Ésaü, comme le relèvera Isaac par la suite (27,40).

- Cette bénédiction assume celle qui avait été donnée à Abraham, mais elle est beaucoup plus développée. Si Abraham est le chef de la lignée qui véhiculera la bénédiction, **Jacob est identifié à**

**cette lignée.** En parlant de lui, c'est du peuple à venir, Jacob-Israël, que Dieu parle.

La bénédiction se termine par une formule qui la rattache également à celle d'Abraham : « *Maudit soit qui te maudira, béni soit qui te bénira* » (27,29 ; cf. 12,3).

### **Isaac et Ésaü (27,30-41)**

- Une troisième scène met Ésaü de nouveau en présence de son père. Jacob a eu tout juste le temps de partir. On notera qu'à aucun moment les deux frères ne sont en présence l'un de l'autre.

C'est alors qu'Isaac et son fils aîné réalisent ce qui s'est passé. Le narrateur souligne le caractère pathétique de la scène : frisson d'Isaac, vaines tentatives d'Ésaü pour obtenir la bénédiction, cris et pleurs, et finalement silence d'Isaac. Silence car il ne peut plus rien pour son fils aîné. Il a compris qu'il a été victime de la ruse de Jacob en lui donnant la bénédiction (27,35). Les lamentations d'Ésaü n'y peuvent rien. Aucun retour en arrière n'est possible. D'abord parce que dans le monde biblique, **la parole** a un effet performatif. Mais aussi parce que **la bénédiction** est une force vitale, qui, une fois donnée, ne peut être reprise, quelles que soient les circonstances, et quelles qu'en soient les conséquences. Surtout quand Dieu lui-même est engagé.

- Ésaü voit juste quand il se plaint : « *Est-ce parce qu'il s'appelle Jacob qu'il m'a supplanté ces deux fois ?* » (27,36). Il n'a pas oublié le vol de son droit d'aînesse par son frère cadet. Il rapporte le nom de son frère Jacob à la racine *aqèv*, qui signifie « talon », ou « tordu », d'où, également, « supplanter ». Cette signification du nom, le narrateur en tirera parti, comme nous le verrons plus tard. Pour l'instant, **Jacob est « le tordu »**, qui trompe les autres à son profit (l'origine plus probable du nom est *Ya'qob'el*, qui signifie « que Dieu protège »).

Le talent du narrateur fait que malgré la plainte d'Ésaü, le lecteur **prend parti pour Jacob**. Le premier est clairement victime d'une injustice, et sa plainte tragique est légitime. Mais on le voit frustré, tourné vers des préoccupations qui semblent n'intéresser que lui. Le souvenir de l'assiette de lentille l'a disqualifié. Quant à Jacob, il est le civilisé dont on admire l'habileté et l'esprit d'à-propos.

- Un ressentiment naît dans le cœur d'Ésaü, qui se transforme en haine, et la haine conduit au désir de détruire l'autre : Ésaü décide de tuer Jacob.

### **Jacob et Rebecca (27,42-28,5)**

- Une nouvelle fois, Rebecca prend les choses en main pour assurer le salut de son fils. Et une nouvelle fois, c'est par un mensonge envers Jacob que tout va s'organiser.

Ésaü ayant décidé de tuer Jacob, Rebecca cherche à le protéger en l'envoyant chez son frère Laban à Harân (Gn 27,42-45). Cette fois-ci, la situation va lui échapper puisqu'elle imagine qu'il n'y restera que « *quelque temps* », jusqu'à ce que disparaisse la fureur d'Ésaü. Il partira en fait pendant 20 ans, et elle ne le reverra pas.

- Curieusement, on assiste après cette intervention de Rebecca à une nouvelle rencontre entre Isaac et Jacob, dans laquelle le chapitre 27 semble oublié : le père bénit son fils et l'envoie chercher une femme dans la maison de Laban. Cette vision optimiste du départ de Jacob est due à l'auteur sacerdotal, et rééquilibre la vision dramatique du chapitre 27, due à l'auteur Yahviste.

Le rédacteur final a habilement relié les deux versions : c'est Rebecca qui reste maître du jeu, en faisant passer auprès d'Isaac son projet d'envoyer Jacob chez son frère Laban. C'est un demi-mensonge, qui ne lèsera personne, mais au contraire offre une issue dans une situation fermée.

## **Conclusion**

Ce récit, semblant donner raison à deux manipulateurs, a de quoi nous heurter. Celui que Dieu a béni, Jacob, est un menteur. Le comportement irréfléchi de son frère n'y change rien. Tenter de donner une explication spirituelle serait passer à côté du récit : il faut le prendre tel quel, avec tout ce qu'il a de tragique. Ce récit n'a pas pour but non plus de donner un enseignement moral. Il a une intention théologique : il nous rappelle tout d'abord la gratuité du choix de Dieu, qui ne choisit pas comme les hommes, mais selon sa propre libéralité (1 S 16,7). Et plus largement, ce récit nous montre comment à travers les détours d'une histoire humaine compliquée, la nôtre, Dieu est capable de tracer un chemin vers le salut.

Jacob, comme l'a bien compris son frère, est *Yaakov*, le « tordu ». C'est par son mensonge qu'il est devenu porteur de la bénédiction. Mais il le sera vraiment, quand il se sera laissé transformer, et même « détordre », par le Seigneur.



Jan Victors (1629-1676), *Isaac bénissant Jacob*, Le Louvre

« Ésaü avait pour lui son droit d'aînesse et l'affection de son père, et il se croyait le premier; il a tout perdu, parce qu'il n'a pas voulu ajouter à ce qui était hors de lui, le bien qui devait venir de lui. Jacob, au contraire, avec sa vertu propre, et aussi le secours de la grâce d'en haut, même malgré son père, surprend, saisit sa bénédiction. C'est qu'il n'y a rien de plus fort que l'homme soutenu par la main de Dieu. Soyez donc appliqués, attentifs; remarquez l'excellence de cette conduite, remarquez comme celui qui s'appuie sur la divine grâce, trouve à chaque instant un grand coopérateur qui travaille dans ses intérêts, au point de lui transférer la bénédiction paternelle; au contraire, l'autre perd tout, il se perd lui-même, parce que ses mœurs sont mauvaises ».

SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *Commentaire sur la Genèse*, Homélie 53  
Édition abrégée par Jean de Penthos, Artège, Perpignan 2013, p. 302.